



“La question à se poser sur l’Europe est la suivante: pourra-t-on réparer le navire au beau milieu de la tempête ?”

Un entretien avec **Geert Mak**, réalisé par **Olaf Bruns**

Geert Mak est un historien et écrivain autodidacte. Il est l’un des auteurs de littérature non romanesque les plus lus aux Pays-Bas. Ses livres sont traduits en plus de vingt langues. Il a notamment écrit *Voyage d’un Européen à travers le XXe siècle*, un chef-d’œuvre sur l’histoire de l’Europe au siècle dernier. Il a remporté de nombreux prix aux Pays-Bas et ailleurs.

*Une façon de donner du sens aux récentes élections européennes consiste à les replacer dans une perspective historique. Geert Mak a étudié les changements sociaux au XXe siècle, et ce à différents niveaux: un village dans la Frise au nord des Pays-Bas, une grande ville – Amsterdam –, mais surtout, pour l’écriture de son chef-d’œuvre *Voyage d’un Européen à travers le XXe siècle*, il a sillonné le continent pendant toute l’année 1999, afin d’enquêter dans les endroits qui ont marqué l’histoire du siècle dernier, se livrant à ce qui s’apparente à « une dernière inspection du XXe siècle ». Vingt ans plus tard, nous sommes bien avancés dans le XXIe siècle – une raison suffisante pour cet historien de se livrer à une première analyse.*

Progressive Post: *Quelle est la chose qui vous a le plus surpris lors des récentes élections ?*

Geert Mak: J’ai été très heureux que les citoyens aient été si nombreux à se rendre aux urnes ! On a assisté au début d’un véritable engouement pour la politique européenne. C’est un réel tournant, car le taux de participation était en baisse depuis très longtemps. Ce printemps, les citoyens se sont soudainement fort intéressés à la politique et ils ont participé aux débats. On aurait dit qu’il y avait une sorte de « Coffee House européen ».

PP: *Qu’est-ce qui a suscité cet intérêt soudain, ou l’émergence de ce « Coffee House européen » ?*

GM: Nous, les Européens, avons enchaîné les crises ces dix dernières années. Peut-être que beaucoup de gens ont réalisé qu’il ne s’agissait plus de problèmes nationaux, mais bien de problèmes européens.

PP: *L’une des premières destinations de votre voyage en 1999 a été Paris, où vous avez marché sur les traces du Paris du début du XXe siècle: un lieu d’ouverture mais aussi un lieu où règne l’antisémitisme. Lorsque vous arrivez en France après ces élections européennes récentes, vous arrivez dans un pays où un parti d’extrême droite est devenu le premier parti. Y voyez-vous une continuité historique ?*





| Nous vivons à une époque où tout évolue à une vitesse folle et les gens ne peuvent pas suivre. C'est ce qui cause une sorte de « traumatisme culturel », et ce phénomène ne s'observe pas uniquement dans les villes minières ou les villes où les mines ont soudainement fermé.

“

Ce printemps, les citoyens se sont soudainement intéressés à la politique et ils ont participé aux débats. On aurait dit qu'il y avait une sorte de « Coffee House européen ».

”

GM: Il existe en France, mais aussi en Pologne et en Hongrie, une tradition anti-sémite très forte. L'Europe est hantée par de nombreux fantômes. Ils se cachent parfois pendant une décennie, voire plusieurs, avant de réapparaître.

PP: *Qu'est-ce qui, selon vous, fait disparaître puis réapparaître ces fantômes ?*

GM: L'héritage de la Seconde Guerre mondiale est un point important. Pour notre génération, la Seconde Guerre mondiale a toujours été là, souvent silencieuse, mais nos familles en ont souffert. Pour les jeunes générations, ce spectre s'éloigne de plus en plus. Et c'est une bonne chose aussi: c'est la paix ! La Seconde Guerre mondiale a donné aux responsables politiques le courage de voir plus loin, ce qui a permis l'émergence de l'Union européenne. Ce fut difficile, mais c'est ce que souhaitait la population, car elle ne voulait plus jamais connaître la guerre.

J'ai connu personnellement certains de ces vieux hommes d'État, des hommes qui ne pleuraient jamais, mais qui versaient une larme en évoquant les débuts de l'Union européenne.

PP: *Les principaux enseignements à tirer de l'histoire du XXe siècle sont bien entendu les deux guerres, et ces deux conflits étaient alimentés par le nationalisme. Et aujourd'hui, le nationalisme est de retour. Dès lors, est-ce seulement une histoire de crise et d'économie ? Ou y a-t-il autre chose ? Au niveau « culturel », certains diraient.*

GM: Ce n'est vraiment pas qu'une question d'économie. Pour un nouveau livre, j'ai visité deux villes britanniques dans le nord: Wigan en Angleterre et la ville écossaise de Paisley. Ces deux villes sont très similaires. Ce sont de vieilles villes minières qui rencontrent



aujourd'hui de nombreux problèmes économiques. Mais à Paisley, en Écosse, la grande majorité des habitants a voté en faveur du maintien dans l'UE lors du référendum, alors qu'à une centaine de miles de là, dans une ville aux préoccupations semblables, les habitants ont voté en masse pour le divorce. Ce vote est avant tout lié à un sentiment d'incertitude, le sentiment de ne plus appartenir au centre des pouvoirs. Les habitants de Paisley ont des liens forts avec Édimbourg: ils disposent de leur propre parlement. Alors que le parlement des habitants de Wigan est très éloigné, à Londres. Ces gens se sentent seuls, délaissés, et c'est un énorme problème en de nombreux endroits en Europe. Nous vivons à une époque où tout évolue à une vitesse folle et les gens ne peuvent pas suivre. C'est ce qui cause une sorte de « traumatisme culturel », et ce phénomène ne s'observe pas uniquement dans les villes minières ou les villes où les mines ont soudainement fermé. Ce n'est pas qu'une question d'économie, toute la société est concernée: les traditions, les relations d'amitié, les relations familiales, tout est bouleversé, juste parce qu'une mine, qui rassemblait tout le monde, n'est plus là. On observe ce traumatisme culturel partout en Europe, y compris à la campagne. En France, par exemple, il y a des régions où presque tous les magasins ont mis la clé sous la porte.

PP: Votre première escale en Italie, lors de votre voyage de 1999, a été Predappio, la ville qui a vu naître Mussolini. Vous y avez trouvé un magasin de souvenirs vendant tout un attirail fasciste et nazi: des uniformes, des croix gammées et de la littérature d'extrême droite. Aujourd'hui, aux élections européennes, à Predappio précisément, la Ligue d'extrême droite de Matteo Salvini a obtenu le score impressionnant de près de 44 %. Que nous dit un lieu comme Predappio de l'histoire récente de l'Italie ?

GM: En Italie, le fascisme n'a jamais été enterré très profondément. Il aurait été impossible de trouver ce genre de magasin de souvenirs ailleurs en Europe. Mais pour moi, ce n'est pas une question de fascisme: en 2014, l'Italie était encore dirigée par Matteo Renzi. C'était un pays très pro-européen. Et en cinq ans, la situation a totalement changé. Ce bouleversement est fortement lié au fait que l'Italie n'a pas reçu d'aide pendant la crise de l'euro et qu'elle a été laissée à son propre sort pendant la crise des migrants. L'extrême droite est bien entendu un problème typiquement italien, tout comme le Brexit est un problème typiquement britannique, mais c'est également un problème européen et le symptôme d'un problème européen.

PP: Comment les responsables politiques de centre gauche peuvent-ils offrir une alternative à tous ces gens ?

GM: Je pense que les élections récentes au Danemark offrent un exemple très intéressant. Je n'ai pas apprécié que les sociaux-démocrates commencent à adhérer à des politiques anti-immigration d'extrême droite. Mais ils ont fait autre chose aussi, et je pense que c'est ce qui explique en grande partie leur succès: ils ont reconnu qu'ils avaient commis de graves erreurs par le passé, qu'ils avaient été trop loin avec le néolibéralisme et ils se sont à nouveau positionnés comme un parti voulant résolument protéger les travailleurs et les pauvres. Je pense que de nombreuses personnes aux revenus modestes avaient depuis longtemps le sentiment de ne plus être protégées et d'avoir été trahies par leurs partis.

PP: Quel est votre point de vue sur la classe dirigeante et son impact sur les politiques de l'Union européenne ?

GM: La classe dirigeante est très importante, car l'Union européenne a besoin de visages, de vrais visages. Comme dans la politique

nationale, pour élaborer des politiques européennes saines, il faut des dirigeants, des personnes dans lesquelles vous pouvez avoir confiance – ou dont vous pouvez méfier – et dont vous pouvez parler. En politique, les institutions sont très importantes, tout comme les règles. Mais sans leaders, nous n'avons que de grands bâtiments et des institutions anonymes qui ne déclenchent pas d'émotions démocratiques. La démocratie est aussi une question de sentiments.

PP: Cela semble plutôt cynique: l'Europe essaie de bâtir cet espace public européen depuis longtemps, et elle y parvient alors qu'elle est en crise.

GM: Ces choses arrivent toujours dans les moments de crise. L'Union européenne, en tant que construction, est très déséquilibrée. L'euro en particulier, mais aussi d'autres pans de l'Union européenne sont des constructions très vulnérables. Il faut les améliorer, ou l'Union européenne ne survivra pas. Mais je pense que la situation s'améliorera encore lorsque surviendra une nouvelle crise: en Italie, avec l'euro par exemple, ou à nouveau autour de la question des migrants. L'Union européenne sera alors obligée de prendre des décisions qu'elle refusait de prendre à l'origine, mais en temps de crise, sous la pression, elle le fera. Puis l'UE avancera encore un peu. La question à se poser est la suivante: le navire pourra-t-il être réparé au beau milieu de la tempête ?

Des villes minières britanniques aux zones rurales françaises, les « traumatismes culturels » font partie des racines du désespoir de nombreux Européens – Geert Mak

